

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 87 (1960)
Heft: 5

Artikel: La voix valaisanne : le parfum du pain noir
Autor: Michelet, Marcel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le parfum du pain noir * par le chanoine Marcel Michelet

La galette sort du four, chaude, rousse, avec de beaux dessins. Père prend son couteau, trace une croix sur le revers et la partage à ses enfants. Les yeux brillent de joie ; le parfum de la miche leur emplit l'âme et le corps. Quel parfum ?

Toute la peine, tout ce qu'il faut de labeur, d'efforts, de tourments pour ce morceau de pain. Le parfum de la glèbe qu'on porte avec la hotte ou la civière, dans nos champs trop raides pour la brouette. De la sueur qui ruisselle sur notre joue lorsque nous retournons le terrain avec la pioche, n'étant pas assez riches pour nous payer mulet et char-rue, dans ces carrés pas plus grands que des mouchoirs de poche. — Le parfum du seigle qu'on sème et de la terre qu'on ramène par-dessus ou qu'on herse, tu t'en souviens ? Ah ! la joie de ces allées et venues couché comme un poids sur cette ramée sèche qui écrase les mottes ; de la terre qui filtre et nous caresse les chevilles ! — Le parfum de cette bonne chaleur qui fait croître et mûrir le blé.

Le parfum de l'aube, de la faucille, des poignées de tiges qu'on coupe l'une après l'autre ou qu'on recueille après le passage de la faux, pour les serrer sous le bras, les attacher en javelles, alignées sur les chaumes comme des poupées endormies. Le parfum de ces « molettes » sous lesquelles on endort les petits enfants, tandis que les parents nouent les gerbes et que le frère aîné les transporte sur la nuque jusqu'au sommet du raidillon où il les lie sur le traîneau. — Le parfum du racard où je range et presse les javelles, juché sur le haut tas, trébuchant et soufflant parce qu'elles m'arrivent sans trêve au bout de la fourche : vite, vite, il y a

trois ou quatre co-propriétaires qui attendent que l'aire soit vide. Quelle idée de moissonner tous à la fois ?

Le même parfum, mais plus calme, plus frais en hiver. Je me retrouve sur le même tas, jetant bas les javelles que mon oncle apparie en travers de l'allée. Il en coupe les attaches, puis décroche son fléau et se met à battre, lentement, à coups traînants et sourds, comme le marteau du bisse de Saxon. Mais mon père vient lui tendre un coup de main et le timbre à deux temps s'accélère : deux chevaux au galop. Les racards voisins répondent : un tonnerre secoue le hameau.

Tu te souviens du van à bras ? Une corbeille d'osier, large et plate, à deux anses que l'oncle prend de ses mains et, l'appuyant sur son ventre, balance de droite à gauche et de bas en haut, tout son corps suivant la cadence.

De mes bras en cercle je tiens le sac ouvert ; papa y jette les grains à la pelle, puis charge le faix sur ses épaules et le porte jusqu'à Beuson, au moulin de Joseph Charbonnet. Le pain prend le parfum de la farine qui dégouline comme un blanc ruisseau, de la trémie dans la huche.

Le parfum du four où brûle un feu d'enfer, des braises que l'homme noir, armé d'un rable, pousse dans le cendrier, me jetant cette devinette :

*Une étable pleine de vaches rouges ;
une noire y pénètre et les chasse toutes
dehors.*

* Voir l'article en patois de Nendaz en « Pages valaisannes ».

L'homme retire les pains sur la palette au long manche et, avec eux, le

parfum de toutes mes saisons.

J'attends de les goûter cet hiver, quand nous irons les chercher au grenier, durs comme des pierres. Nous les briserons à la hache et les mettrons

dans la terrine du fromage de l'alpage et du bouillon, fumant quand nous reviendrons de la messe matinale.

Respirez-vous ce parfum ? Dites que c'était bon !

Bonjour et bonne année, chers amis de nos vieux parlers...

La fête de Noël est passée, le Nouvel-An est là !

Qu'il soit favorable à tous nos amis, surtout à ceux qui sont cloués sur un lit de souffrance et qui apprécient tellement les émissions en patois de Radio-Lausanne.

Tenez-vous en santé, santé de l'âme, santé du corps, les deux vont volontiers de pair. Pour cette année, je vous souhaite un peu plus d'argent — nous en manquons toujours — un peu moins d'impôts — il y en a toujours trop !

Que celui de l'étage supérieur — le bon Dieu — vous préserve des grands malheurs et vous donne la force de supporter les petits qui se présentent tous les jours devant nos pieds.

Conservons l'héritage des anciens. Maintenant, demain, toujours et partout, parlons en patois.

Il était un temps où nous ne faisons pas les fiers, avec notre vieux langage. Nombreux et puissants étaient ceux qui cherchaient à l'arracher de notre vie, comme on arrache la mauvaise herbe. Les malheureux, ils ne se rendaient pas compte qu'en l'extirpant, c'est l'âme du pays qu'ils tuaient.

Heureusement, de nombreux patriotes se sont rendus compte de cette grave erreur. Grâce à leur bienfaisante activité, nous avons nos émissions à la radio, notre journal et nous pouvons de nouveau mettre sur pied un « Grand concours littéraire ».

Nous devons toute notre gratitude à ceux qui nous ont aidés à améliorer notre situation.

Un coup de chapeau à Radio-Lausanne

et à son directeur, M. Jean-Pierre Méroz, qui nous laisse une petite place dans les émissions, tous les quinze jours, le samedi à 14 h. 10.

Un coup de chapeau à MM. F.-L. Blanc et Chs Montandon qui sont à l'origine de ce renouveau des patois et qui continuent d'en être les fervents défenseurs.

Un coup de chapeau aux conseillers d'Etat des cantons de Berne, de Fribourg, du Valais et de Vaud, qui, chaque année, laissent couler un peu d'eau dans notre moulin et nous permettent ainsi d'organiser périodiquement nos concours.

Et nous ne voudrions pas oublier nos amis de toujours : Henri Naef, Oscar Pasche et tant d'autres qui se dévouent sans compter, pour conserver la pérennité à notre vieux langage.

C'est vrai qu'il en vaut la peine. Il serait vraiment étrange que notre époque, qui s'intéresse aux moindres souvenirs archéologiques, négligeât nos patois qui sont les monuments les plus expressifs, les plus vivants des anciens âges.

Hardi ! les écrivains, les bardes, les diseurs, les chanteurs, les mainteneurs, prenez part à notre « Grand concours de 1960 » et préparez-vous pour notre prochaine Fête romande du patois, ce beau langage forgé par l'âme et l'esprit de ceux qui ont fait notre pays.

Bonjours et bonne année, braves gens de chez nous, gardez la tête au frais et les pieds au chaud.

Que 1960 vous soit favorable !

Joseph Gaspoz, président du Conseil des patoisants romands.

(Voir article en patois : « Pages valaisannes »)